

## Avant-propos

Voici un livre rédigé à deux où nos écritures s'entrecroisent, un livre d'interactions entre nous, entre nous et le monde et nous l'espérons avec le lecteur. Un livre sans début ni fin, pas même une chronique ordinaire, mais plutôt des fragments de vie qui s'assembleraient comme les pièces d'un puzzle, qui s'emboîteraient les uns dans les autres pour former une mosaïque à l'image de nos vies kaléidoscopes. Successions rapides et changeantes d'émotions, de sensations et de réflexions.

Comment notre relation amoureuse interagit-elle avec notre rapport au monde et réciproquement ? Nous disions, c'est le sujet ou le thème qui sera au centre de notre prochain livre. C'est une question que nous ne nous posons guère au quotidien.

Nous cherchons à vivre le plus librement et le plus heureusement possible mais les occasions de (se) désespérer ne manquent pas.

Il y a d'abord ce que le monde nous permet ou ne nous permet pas de faire. Le monde ? Plutôt la société dans laquelle nous vivons. La société capitaliste mondialisée s'est appropriée le monde, elle se confond avec lui. Il devient de plus en plus difficile de trouver un point de la planète qui échappe totalement à son emprise.

## **L'adversité du monde**

Alors, tout va recommencer comme avant ? Comme si rien n'avait eu lieu ? Le fonctionnement de la société s'était pourtant enrayé. On avait pris le temps de réfléchir. On disait qu'il était absolument nécessaire de changer le cours des choses. Et puis, ça recommence de plus laid. On ne se souvient plus de ce qu'on avait dit.

Paroles en l'air. On ne refait pas le monde si l'on est partie prenante de celui qui se défait. On l'accompagnera jusqu'à la fin malgré toutes les alertes connues sous le nom de "crises". Chaque trou d'air de la société peut dispenser un certain vertige mais si l'avion reprend sa trajectoire, on aura tôt fait de l'oublier. Comme si rien ne s'était passé.

On se sent souvent seul face à l'adversité du monde. C'est la grande force du capitalisme d'avoir su rendre l'individu vraiment individualiste. Il vit avec l'impression qu'il peut se suffire à lui-même, surprotégé par l'argent qui lui permet de tout obtenir. Sauf l'essentiel. L'amour. L'amitié. La solidarité. La joie de vivre. Et c'est précisément ce qui lui manque. Le lien humain. Cet homme là, crève de solitude et d'ennui enfermé dans son intérieur plus ou moins douillet, souvent aseptisé et toujours pollué. Il s'est emprisonné lui-même dans ses cages de béton et s'est coupé l'herbe sous le pied. Il a dévoré et pillé la nature tout autour pour tenter de la dominer. La majorité des paysans, qu'ils faudrait plutôt appeler

« techno-serfs », ont eux-mêmes perdu tout contact avec la terre-mère. Ils chevauchent des engins énormes en obéissant à cette étrange paradoxe : répandre la mort pour donner la vie, empoisonner la terre pour nourrir les hommes. C'est un peu comme si on sacrifiait chaque mère qui met un enfant au monde. Tout vie ainsi créée n'en est plus une, tant elle regorge de poisons innombrables fabriqués en quantité industrielle et aspergés partout. Le système s'auto-alimente à merveille. Les empoisonneurs sont eux-mêmes empoisonnés et ceux qui les ont empoisonnés leur vendront de nouveaux poisons en prétendant les guérir avec. Ceux qui fabriquent ces molécules chimiques vendent à la fois le mal et le remède. En clair, industrie « phytosanitaire » et industrie pharmaceutique sont les deux faces d'une même médaille. Aveuglé par la recherche du profit et le gain immédiat, chaque morceau du puzzle consolide l'ensemble.

Chaque individu constitue un rouage complice du système qui va l'étouffer un jour.

La grande force du capitalisme c'est d'avoir su faire passer l'intérêt individuel avant l'intérêt collectif. Chacun se trouve ligoté dans les filets de son intérêt immédiat.

Chacun est trop occupé à sa survie ou à sa réussite

personnelle, selon les cas, pour se préoccuper du devenir commun de la planète. La plupart d'entre nous s'indigne de la hausse du prix du carburant avant de se soucier des rejets de particules fines de diesel dans leurs poumons, dans ceux de leurs enfants ou du reste du monde.

Qu'importe si les particules, aussi fines soient-elles, représentent objectivement un motif de protestation beaucoup plus important que l'augmentation des prix. S'il en est ainsi c'est que l'argent a remplacé le sang dans nos veines et qu'il est devenu vital. Sans argent on n'existe plus. L'argent détermine notre existence de la naissance jusqu'à la mort.

Comme si le monde devait nous être nécessairement hostile. Ne pourrions-nous pas nous accorder à lui ? C'est en tout cas le désir spontané des amoureux : prolonger leur amour dans leur rapport au monde. Ils ont développé en eux une capacité d'émerveillement qui tient d'abord à leur relation. Pas au point de s'aveugler sur l'état réel du monde. Pour autant qu'ils n'en aient pas pris conscience auparavant, ils s'aperçoivent que le monde est régi par des rapports d'argent. Que l'argent est partout, y compris dans ce que la société nomme "amour". Ils ne peuvent s'accorder qu'à une société d'où l'argent aurait disparu.

C'est qu'ils n'en ont pas besoin. L'amour est un état libéré de toute valeur marchande. Il ne se négocie pas, il ne se monnaie pas. Il se vit jour après jour. Ne peut-on concevoir un état de la société où aucune activité humaine ne correspondrait plus à un besoin ni même à un désir d'argent ? Un état de la société où le

besoin d'argent serait renvoyé à ce qu'il est : artificiel et arbitraire, même s'il est possible d'en expliquer l'apparition historique. Nous ne ferions plus rien pour de l'argent.

Chacune de nos actions trouverait en elle-même le principe et la finalité de son accomplissement.

Nous sommes accordés. Cela devrait nous combler et nous suffire. Nous n'avons pas besoin de grand monde pour cultiver notre bonheur et peut-être de personne. Après tout, nous n'appartenons pas à cette société dont nous contestons les fondements. Pourquoi ne pas la laisser s'empêtrer dans ses impasses ? Elle a si peu de prise sur nous et nous en avons si peu sur elle. Vivons dans le plus grand écart possible, dans les conditions où il lui sera le plus difficile de nous atteindre et sans nous préoccuper du reste. Tentation du retraitement. Nous sommes seuls au monde et c'est très bien ainsi. Mais nous avons besoin des autres, ne serait-ce que pour assurer notre alimentation quotidienne. Nos gestes les plus ordinaires renvoient à des enjeux de société. Alors, vivre en autarcie, cultiver nos propres fruits et légumes ? Encore faudrait-il que la société nous concède un bout de terrain à titre gratuit. Encore faudrait-il que nous ayons le désir d'exercer cette activité. Or, nous n'avons aucune envie de vivre en mode survie. Nous avons envie de nous épanouir dans des activités au plus près de nos désirs. Je ne suis pas disposé à échanger l'écriture contre le maraîchage. Et je connais des maraîchers, passionnés par leur travail, qui ne l'échangeraient contre rien au monde. Et, disant cela, j'esquisse le dessin d'une société où les individus qui la composent s'accompliraient dans les activités qu'ils auraient choisies. Je me sens appartenir à cette humanité émergente. Je n'appartiens pas à cette société mais je suis partie prenante de celle qui lui succédera.

Oui, nous avons besoin de tous ces individus d'anticipation. Des individus qui ne vont pas au travail comme d'autres à l'abattoir, contraints et forcés. Des individus qui pensent à la fois en termes de réalisation individuelle et de bonheur collectif. Le sacrifice individuel ne saurait être en aucun cas le levier et le ciment d'une société libératrice.

On voudrait que le monde corresponde à ses désirs. Qu'il ne soit pas fondé sur des rapports d'argent, de force et de pouvoir. Qu'il soit délivré de toutes ces gesticulations conquérantes, si dérisoires et si meurtrières. Que nul ne veuille plus en imposer à quiconque. Que chacun.e soit à l'écoute de l'autre et qu'il en soit entendu.e. Que la célèbre trilogie - liberté, égalité, fraternité - prenne un sens concret à travers l'ensemble des interactions sociales. On voudrait que la société ressemble à un amour lui-même libéré de tous les facteurs de division qu'elle s'efforce d'y introduire. Qu'elle ressemble à un amour qui lui résiste et, par conséquent, se transforme de fond en comble. L'amour résistant constitue un modèle pour toute révolution. Toutes les valeurs qui ont cours dans une société d'argent subissent une brutale et irrémédiable dépréciation. L'amour se vit dans la plus parfaite gratuité.

Toute préoccupation marchande en est exclue. Il s'agit pourtant d'un rapport social, aussi subjectif soit-il. Mais tous les rapports sociaux pourraient être aussi gratuits que la relation amoureuse. On n'exercerait plus une activité pour gagner de l'argent mais parce qu'elle satisferait un besoin à la fois individuel et utile à la société. On ne tirerait plus son plaisir de l'argent gagné mais de l'exercice même de son activité. On ne gagnerait plus sa vie à la sueur de son front ou de son cerveau, on se contenterait de la vivre dans toutes ses dimensions.